

CARMEN ROBERTSON

La fugueuse

roman



Guy Saint-jean
ÉDITEUR

La fugueuse

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR:

- Annamarie Beckel:
Les voix de l'île
- Christine Benoit:
L'histoire de Léa: Une vie en miettes
- Andrée Casgrain, Claudette Frenette,
Dominic Garneau, Claudine Paquet:
Fragile équilibre, nouvelles
- Alessandro Cassa:
Le chant des fées, tome 1: *La diva*
Le chant des fées, tome 2: *Un dernier opéra*
- Normand Cliche:
Le diable par la crinière, conte villageois
L'ange tourmenté, conte villageois
- Luc Desilets:
Les quatre saisons: Maëva
Les quatre saisons: Laurent
Les quatre saisons: Didier
Les quatre saisons: Rafaëlle
- Sergine Desjardins:
Marie Major
- Roger Gariépy:
La ville oubliée
- François Godue:
Ras le bol
- Nadia Gosselin
La gueule du Loup
- Danielle Goyette:
Caramel mou
- Georges Lafontaine:
Des cendres sur la glace
Des cendres et du feu
L'Orpeline
- Claude Lamarche:
Le cœur oublié
Je ne me tuerai plus jamais
- François Lavallée:
Dieu, c'est par où?, nouvelles
- Michel Legault:
Amour.com
Hochelaga, mon amour
- Marais Miller:
Je le jure, nouvelles
- Marc-André Moutquin:
No code
- Sophie-Julie Painchaud:
Racines de faubourg, tome 1: *L'envol*
Racines de faubourg, tome 2: *Le désordre*
Racines de faubourg, tome 3: *Le retour*
- Claudine Paquet:
Le temps d'après
Éclats de voix, nouvelles
Une toute petite vague, nouvelles
Entends-tu ce que je tais?, nouvelles
- Éloi Paré:
Sonate en fou mineur
- Geneviève Porter:
Les sens dessus dessous, nouvelles
- Patrick Straehl:
Ambiance full wabi sabi, chroniques
- Anne Tremblay:
Le château à Noé, tome 1: *La colère du lac*
Le château à Noé, tome 2:
La chapelle du Diable
Le château à Noé, tome 3:
Les porteuses d'espoir
Le château à Noé, tome 4:
Au pied de l'oubli
- Louise Tremblay-D'Essiambre:
Les années du silence, tome 1:
La Tourmente
Les années du silence, tome 2:
La Délivrance
Les années du silence, tome 3: *La Sérénité*
Les années du silence, tome 4: *La Destinée*
Les années du silence, tome 5:
Les Bourrasques
Les années du silence, tome 6: *L'Oasis*
Entre l'eau douce et la mer
La fille de Joseph
L'infiltrateur
«Queen Size»
Boomerang
Au-delà des mots
De l'autre côté du mur
Les demoiselles du quartier, nouvelles
Les sœurs Deblois, tome 1: *Charlotte*
Les sœurs Deblois, tome 2: *Émilie*
Les sœurs Deblois, tome 3: *Anne*
Les sœurs Deblois, tome 4: *Le demi-frère*
La dernière saison, tome 1: *Jeanne*
La dernière saison, tome 2: *Thomas*
Mémoires d'un quartier, tome 1: *Laura*
Mémoires d'un quartier, tome 2: *Antoine*
Mémoires d'un quartier, tome 3: *Évangéline*
Mémoires d'un quartier,
tome 4: *Bernadette*
Mémoires d'un quartier, tome 5: *Adrien*
Mémoires d'un quartier, tome 6: *Francine*
Mémoires d'un quartier, tome 7: *Marcel*
Mémoires d'un quartier, tome 8:
Laura, la suite
Mémoires d'un quartier, tome 9:
Antoine, la suite
Mémoires d'un quartier, tome 10:
Évangéline, la suite
Mémoires d'un quartier, tome 11:
Bernadette, la suite

CARMEN ROBERTSON

La fugueuse

roman

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada**

Robertson, Carmen, 1951-

La fugueuse

ISBN 978-2-89455-563-7

I. Titre.

PS8585.O319F83 2012

C843'.54 C2012-940390-3

PS9585.O319F83 2012

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition. Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication.



Patrimoine
canadien

Canadian
Heritage

Canada

Conseil des Arts
du Canada



Canada Council
for the Arts

SODEC
Québec

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres —
Gestion SODEC

© Guy Saint-Jean Éditeur inc. 2012

Conception graphique: Christiane Séguin

Révision: Alexandra Soyeux

Dépôt légal — Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Bibliothèque et Archives
Canada, 2012

ISBN: 978-2-89455-563-7

ISBN ePub: 978-2-89455-564-4

ISBN PDF: 978-2-89455-565-1

Distribution et diffusion

Amérique: Prologue

Belgique: La Caravelle S.A.

Suisse: Transat S.A.

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait
quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie
ou microfilm, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Guy Saint-Jean Éditeur inc.

3440, boul. Industriel, Laval (Québec) Canada. H7L 4R9 • 450 663-1777

Courriel: info@saint-jeanediteur.com • Web: www.saint-jeanediteur.com

Imprimé et relié au Canada

à Maïthé, Marianne et Youri

Une vie, est-ce si peu de chose ? Un petit bout de film, des tableaux syncopés qui vous brosent un demi-siècle dans une fulgurance ? Se peut-il que ce soit déjà la fin ? Voilà peut-être comment pourrait se formuler sa totale incrédulité, si elle en avait le temps. La vibration de l'appareil qui fend l'air dans l'obscurité, en silence, un silence massif, anormal, silence des moteurs, silence des haut-parleurs, silence des passagers, tout cela ne l'atteint plus. Dans sa tête, une fillette, réelle à y toucher, court dans les champs, puis tient sa petite sœur, poupon nouvellement né, dans ses bras, et sa jeune tante, toute blanche sur son lit de satin, son propre bébé, sa fille, l'ivresse de cette vie qui pousse en accéléré, rampe, marche, court et s'envole, puis sa petite sœur, encore, engluée dans un filet de tristesse, et tout cet amour et toute cette douleur de l'avoir perdue, elle ne sait trop quand, ni comment. Un regret, un terrible regret, dans une vie qui se résume à quelques secondes d'ivresse qui la bombardent de flash en état d'urgence. Quelque chose la force à ouvrir les yeux, à regarder à côté d'elle. Oui... son mari... Il la fixe et lui broie la main. Dans ses yeux, la terreur. Puis le néant.

Septembre 1998

Léa ramasse le journal sur le pas de sa porte, puis elle se prépare un café corsé tout en laissant courir un regard distrait sur la ville couchée à ses pieds dans le soleil levant. Au loin, le vert sombre des Laurentides se teinte subtilement en ce début de septembre. L'automne fait le guet. L'été prépare sa retraite. Un autre hiver viendra... auquel elle survivra, bien sûr, encore une fois. Léa soupire, puis hausse les épaules. Il reste une saison d'or et de feu avant celle de la défeuillaison. Elle déplie le journal.

UN AVION DE SWISSAIR S'ABÎME EN MER

Un appareil de la compagnie Swissair avec 215 passagers et 14 membres d'équipage à son bord s'est abîmé en mer mercredi soir. L'avion se serait écrasé à environ sept milles nautiques de Peggy's Cove, un petit village de pêcheurs de la côte sud de la Nouvelle-Écosse.

Peggy's Cove... Elle revoit une poignée de maisons jaunes, vertes, bleues, autour d'un minuscule port de pêche, un rocher immense, monolithique, un phare blanc, debout face à la mer. Elle s'était déjà assise sur ce rocher et avait longuement regardé la mer qui remuait ciel et terre dans sa quête indéfinissable. Elle se souvient avoir ressenti alors un apaisement comme seul peut en procurer le bruit des vagues, ce souffle de l'univers. Elle avait quitté tout cela avec regret parce que ses vacances s'achevaient et aussi parce que son employée l'attendait avec impatience, pressée de lui remettre la charge de sa librairie. Elle s'était promis qu'elle reviendrait à Peggy's Cove pour un séjour plus long, pour contempler la mer et partager cette

respiration des marées qui semble avoir le don de ramener les êtres à l'essentiel et, qui sait ? celui de renouer les fils cassés, de recréer une unité intérieure impossible à faire ailleurs.

Elle revient au présent, aux disparus, des Américains, des Suisses et des Français. Il n'y avait que deux Canadiens à bord. Elle parcourt encore quelques lignes de l'article.

Les autorités policières ne croient pas qu'il y ait de survivants. Elles ont tenté de joindre tous les proches durant la nuit, en collaboration avec la Swissair, et poursuivront leurs efforts toute la journée.

Léa imagine ces gens éveillés au creux de la nuit par la terrible sonnerie du téléphone, leurs appréhensions, leur effondrement. Les pleurs et les cris, elle croit les entendre.

Elle se secoue. Elle ne va quand même pas laisser cette nouvelle, tragique, il est vrai, mais qui ne la concerne pas, gâcher sa journée. Elle replie le journal avec humeur, le jette dans la corbeille à journaux et monte se préparer pour aller au boulot.

Elle s'observe un long moment dans la glace de la salle de bain avec ce mélange de satisfaction et d'agacement que lui procurent toujours son gabarit enfantin et son apparence presque juvénile malgré ses quarante-sept ans bien sonnés. Ses cheveux châains et bouclés ne recèlent aucun fil d'argent. Son petit visage ovale, un peu pointu, est resté lisse et ferme. Elle n'a pas pris un kilo au cours des ans et de dos, on pourrait la prendre pour une adolescente. Bien des femmes lui envieraient son allure. Pourtant, elle aimerait être différente, plus... plus quoi au juste ? Elle demeure une énigme pour elle-même, un personnage dont une part lui demeure étrangère, tapie dans une ombre qui masque les contours de cette autre dont la mise au jour ne pourrait, lui semble-t-il, que se refléter dans son aspect. Toujours ce malaise, ce manque d'elle ne sait trop quoi... Elle hausse les épaules, et entreprend de dompter la tignasse que lui a faite la nuit.

* * *

Ses pas la mènent machinalement vers la rue Cartier sans qu'elle prête attention au va-et-vient routinier des passants qui se hâtent vers le travail ou l'école. Des ados se traînent les pieds, sac au dos. Quelques filles pépient bruyamment. Rien pour la distraire de cette idée qui lui trotte dans la tête depuis quelque temps, celle de faire un saut dans le Maine pour visiter Michèle, qu'elle n'a pas vue depuis un bail. En fait, il s'agit moins d'aller saluer sa grande sœur que de chercher auprès d'elle des réponses à ses questions. Quelles questions ? Aucune formulation ne lui vient spontanément. Que peut lui apprendre Michèle d'une enfance somme toute assez ordinaire ? Léa a l'impression que son histoire est pleine de trous qui en brisent l'unité, que son présent branle sur des fondations minées. Michèle, qui l'a vue naître, qui l'a prise sous son aile dès son plus jeune âge, Michèle doit pouvoir jeter de la lumière sur ces zones d'ombre. Peut-être n'est-ce qu'une illusion, peut-être est-on condamné à une forme d'amnésie, à un présent bancal. Pourtant, l'idée de faire ce voyage qu'elle remet depuis longtemps s'impose à elle en ce matin d'automne. Elle le ressent soudain comme une urgence, et elle se sent résolue à y donner suite aussitôt que sa sœur sera de retour d'elle ne sait trop quel nouveau périple, vers la fin de septembre si elle a bonne mémoire.

Le fil de ses pensées casse net lorsqu'elle aperçoit venir la petite fille. Elle descend vers l'école du chemin Sainte-Foy. Elle pleure. Comme tous les matins depuis deux semaines. Elle est si minuscule. Ses bouclettes brunes nimbées de soleil l'auréolent. Un petit ange au pas pesant, au cœur lourd. Aux ailes coupées. Léa voudrait la prendre dans ses bras, la consoler.

Elle s'immobilise, consternée, la regarde qui passe, tête basse, tout en hoquets, seule dans son monde de désolation. Elle la connaît, lui semble-t-il. Depuis très longtemps. Elle lui rappelle quelqu'un ou quelque chose... Mais qui ? Mais quoi ?

C'est souvent ainsi ! Des images, un enfant, un arbre, un oiseau, une flaque d'eau, un être ou un objet quelconques éveillent en Léa l'impression brûlante d'un connu inaccessible. Les souvenirs abondent comme si elle n'avait rien oublié du passé. Et pourtant... Pourquoi ce sentiment que son enfance est un territoire déserté ?

Enfin, la librairie ! Ici, dans sa boutique, elle respire mieux. Les questions insolubles relâchent peu à peu leur étreinte. Elle passe en revue les rayonnages, les volumes de toutes dimensions tassés les uns contre les autres et soigneusement regroupés par thèmes. Il se dégage de l'ensemble une impression d'ordre précaire, de mondes hétéroclites qui coexistent dans la paix sombre des allées étroites, d'un grand désordre habité et habitable. Cette sensation puissante qu'elle a ressentie la première fois qu'elle a mis les pieds dans la boutique l'envahit avec bonheur chaque fois qu'elle y pénètre. Apaisée, elle entreprend les tâches routinières et laisse la porte ouverte sur la rue pour la venue prochaine du livreur.

Elle aura le temps de commencer l'inventaire et le rangement de cet arrivage avant d'accueillir les premiers clients. Il faudra faire une place aux nouveautés sur les étagères en sacrifiant le moins possible les œuvres qui s'y trouvent déjà. En après-midi, Rachel, sa précieuse employée, s'occupera de la clientèle et Léa pourra, sans être dérangée, se livrer à sa passion : palper les livres, les humer, les feuilleter.

L'avant-midi passe en douceur ; quelques habitués papillonnent ici et là, lisant les quatrièmes de couverture, et repartent sans rien acheter. Léa aime ces présences familières qui

partagent son amour des livres. Elle les salue à leur arrivée, leur lance un joyeux bonjour au départ, ne s'adressant à eux que s'ils engagent la conversation, afin qu'ils se sentent chez eux et reviennent souvent. La faim la ramène soudain aux incontournables contingences des besoins corporels. Elle accroche sur la porte d'entrée une pancarte — *De retour dans 2 minutes* —, verrouille et fait un saut au commerce voisin.

À mi-chemin entre tabagie et café, l'endroit offre une variété impressionnante de journaux et de revues, une collection de cartes artistiques pour toutes les occasions, de la musique, des casse-croûte et du café toujours frais.

Léa attrape en vitesse un sandwich, un café noir et se dirige vers le comptoir pour payer ses emplettes. Elle s'immobilise devant l'étalage des quotidiens. Tous font paraître, à la une, des images de l'écrasement. Léa en saisit un et paye le tout à la caissière. De retour à sa librairie, elle se demande quelle curiosité morbide le lui a fait acheter, elle le lance sous le comptoir avec son sac à main et engloutit son repas.

Ce n'est qu'après le départ de Rachel et la fermeture de son commerce à la fin de la journée que Léa pense à jeter un coup d'œil au journal. À la une, une grande photo laisse entrevoir, dans le brouillard, quelques bateaux sur une mer agitée. En page deux, Léa reconnaît le décor, le rocher, les maisons de pêcheurs, les quais sur pilotis au-dessus de l'eau dormante de la crique. La sonnerie du téléphone la ramène d'un seul coup sur la rue Cartier. Elle décroche avec un mouvement d'impatience, s'apprêtant à informer l'importun que le commerce est fermé.

— Libraire du Quartier, répond-elle d'un ton plus cassant qu'elle ne l'aurait souhaité.

— Madame Léa Marsan s'il vous plaît, demande une voix de femme au fort accent européen.

— Elle-même.

— Bonjour, madame. Excusez-moi de vous déranger au travail. Nous avons tenté de vous joindre à votre résidence. N'ayant obtenu aucune réponse, nous nous sommes permis de vous appeler à votre commerce.

Léa sent monter l'impatience. Que lui veut cette femme et comment a-t-elle obtenu le numéro de la boutique ? Elle s'apprête à l'interrompre avec raideur, mais celle-ci poursuit du même ton obséquieux.

— Votre frère nous a dit que vous pourriez sans doute vous y trouver encore.

Léa est bouche bée. Son frère ! Comment Junior peut-il être au courant de sa vie ? Elle ne l'a pas revu et ne lui a pas parlé depuis des années. Et il sait qu'elle est propriétaire d'une librairie et qu'elle pourrait encore s'y trouver à cette heure de la journée ?

— Madame Marsan, mon nom est Ariane Jolivet. Je suis au service de la Swissair et j'ai le regrettable devoir de vous informer que votre sœur, madame Michèle Marsan et son mari, monsieur Daniel Deroy, font partie des disparus du terrible accident de la nuit dernière...

Elle rêve ou quoi ? Ses jambes deviennent de coton. Quelque chose ne va pas du tout. Il y a une erreur. Elle a laissé tomber le combiné dont la voix lointaine a cessé de l'atteindre.

Les mots entendus se frayent un passage en elle, la brûlent, la déchirent de part en part et la laissent repliée au-dessus du comptoir. Il n'y a plus, pendant un temps indéfini, que cette souffrance et deux noms de disparus. Un bip répétitif la ramène à la conscience du lieu où elle se trouve. Elle reprend peu à peu ses esprits. Elle raccroche le combiné. Il faut agir, réagir. L'ombre a envahi les lieux. Elle doit rentrer chez elle. Voilà, rentrer à la maison... Là, elle y verra plus clair.

Elle y a presque couru et s'effondre sur le tapis de l'entrée. Une boule monte de son abdomen lentement, râpant les parois intérieures de son corps, s'accroche, résiste, lui laboure les côtes, lui broie les poumons. Léa serre les dents, terrorisée à l'idée de ce qui peut émerger de cette douleur. La chose progresse, lui enfonce ses griffes dans la gorge, lui force les mâchoires. Léa ne peut lutter plus longtemps. Elle ouvre grand la bouche et laisse la maison s'emplir d'un cri de bête. Puis, les sanglots libérés s'emparent de tout son corps et le secouent comme une chiffonnette. Elle ne peut que s'abandonner, possédée, anéantie.

La sonnerie du téléphone se fait entendre, comme étouffée. Impossible de répondre. Cependant ce bruit la distrait un peu d'elle-même, permettant à la peine de relâcher son étreinte. Et si elle avait rêvé ? Mais non, sa sœur Michèle fait bel et bien partie des victimes de l'écrasement. Mon Dieu ! Noémie ! Est-ce que sa nièce est au courant ? Est-elle de ceux que la Swissair a joints dans la nuit ? Léa se remémore la sonnerie du téléphone qu'elle a vaguement entendue tout à l'heure. Elle consulte la liste des demandeurs sur l'appareil. Le nom de Noémie y apparaît en dernier. C'était donc elle. Elle pose la main sur le combiné, hésite, la retire. Elle ne se sent pas capable de l'appeler. Plus tard.

Elle sort sur la terrasse et s'effondre sur une chaise. Face à la montagne, face à l'impossible. Michèle... Disparue en mer... Disparue... Morte ! Les sanglots la secouent de nouveau alors même que ces mots lui demeurent étrangers, improbables. Le jour est tombé, la fraîcheur la fige sur place. Ses yeux s'assèchent par moments puis recommencent à déborder, manifestation d'une marée intérieure qui échappe à son entendement. Des images se forment, s'enchaînent. Michèle, toute blanche dans le satin, ses cheveux mouillés entourant son visage

comme une couronne... et des gens autour, qui pleurent... Noémie qui sanglote... et d'autres gens, son frère Junior, des parents, des amis inconnus... et elle-même, figée dans son carcan d'absence douloureuse, incapable de partager sa peine, incapable de consoler les autres. Non ! Elle ne pourra affronter cette épreuve. Comment ne pas être prise au piège ? Du fond de son marasme émerge une idée d'abord vague, qui prend de l'ampleur, grandit, enfle, occultant la souffrance. Puis le projet devient impérieux. Un dictat. Fuir ! C'est la seule issue. Aller là où personne ne pourra la joindre. Léa s'extirpe de sa chaise et entre dans la maison, la démarche raide, les gestes saccadés. Elle monte faire son bagage, jette pêle-mêle dans la valise les vêtements, les accessoires, la trousse de toilette et les quelques livres qui traînent dans la chambre.

Ces préparatifs mettent de la distance entre elle et la réalité, et elle retrouve une certaine maîtrise d'elle-même. Il lui reste à s'occuper de la librairie. Se sentant incapable de parler à Maria, elle décide de lui écrire. Une lettre laconique dans laquelle elle l'informe qu'elle part en voyage et lui demande de prendre soin de son commerce durant son absence. C'est la solution la plus simple puisque son amie a toujours une clef depuis qu'elle lui a vendu son commerce. Ce ne sera pas la première fois qu'elle lui rendra ce service. Elle hésite encore un instant au moment de jeter l'enveloppe dans la boîte aux lettres. Le regard bleu de Maria lui apparaît, la scrute... C'est bien pour ça qu'il faut fuir, pour éviter cette insupportable perspicacité. Elle dépose les bagages dans le coffre de son auto et démarre.

Quelque chose de chaud sur son visage... Une main ? Non, c'est trop léger. Un tissu, le poil d'une bête ? Même pas. Elle entrouvre un œil avec difficulté. Le referme aussitôt. C'est un rayon de soleil. Où est-elle ? Elle risque un autre coup d'œil, reconnaît le cocon familial. Émergeant douloureusement de sa léthargie, Léa se souvient qu'une destination s'était imposée à elle la veille, son chalet, qui surplombe le quai et où il a toujours été si réconfortant de se retrouver.

De Québec à Saint-Irénée, elle n'avait pas vu la route, ni les panoramas grandioses de Saint-Tite-des-Caps, ni celui en plongée de Baie-Saint-Paul, ni les caps qui se jettent dans le fleuve comme un troupeau effaré. Elle s'était précipitée dans la bicoque, avait gobé deux somnifères et s'était enroulée dans une couette. Et tandis qu'un bienfaisant engourdissement l'envahissait, elle avait pensé pour la première fois de la journée à Charles, qui allait peut-être chercher à la rejoindre. Ses idées s'étaient embrouillées et elle s'était enfoncée dans la nuit chimique. Dès qu'elle avait émergé de ces limbes, elle avait repris des comprimés et s'était endormie à nouveau.

Depuis combien de temps a-t-elle quitté la ville ? Elle se traîne sous la douche, laissant l'eau brûlante soulager sa carcasse meurtrie. Avec l'apaisement refont surface les images de l'Atlantique sillonné de bateaux à la recherche de corps et de débris. Et Michèle, là-bas. Ou du moins ce qu'il en reste. De nouveau, c'est la déchirure qui la coule au fond de la douche. Et tout se mélange, l'eau, ses bruits de cataracte, les larmes et les feulements qui émanent d'elle comme les échos d'un naufrage.

Elle reprend pied, réintègre son corps qui recommence à lui obéir bien qu'elle se sente flasque, vidée de toute substance, de

toute pensée. À part cette impression qui s'impose lentement. Celle qu'un événement aussi bouleversant que la disparition de sa sœur, si aimée soit-elle, ne peut expliquer à elle seule une telle affliction. Car enfin, elle n'oublie pas la colère durable qu'avait provoquée chez elle le mariage de sa grande sœur et qui avait, depuis, gêné leurs relations. De plus, l'établissement du couple dans le Maine n'avait pas aidé au rapprochement. Oui, elle l'aimait toujours. Oui, cette perte est terrible. Pourtant, le gouffre dans lequel cette mort la plonge est trop profond, le vertige qu'elle déchaîne, trop absolu. Et c'est la nuit.

Elle trouve assez de force pour se vêtir et sortir faire les courses au village. À quand remonte son dernier repas ? Elle fait quelques emplettes au village et regagne son antre. C'est sans appétit qu'elle grignote un croissant. Cependant, quelle satisfaction lui procure la gorgée de café brûlant ! C'est la substance que son corps réclame : du café corsé, amer.

Pour combattre le silence épais comme de la mélasse, Léa allume le téléviseur. Elle tombe sur un bulletin de nouvelles. Il est vaguement question de grève, de mouvements sociaux, d'une déclaration du premier ministre. La voix de l'annonceur chuinte. Ce bourdonnement confus lui fait du bien, l'engourdit. Un mot émerge, capte son attention. Peggy's Cove... Un journaliste se tient debout, dos à la mer, sous un soleil éclatant. Elle est verte, la mer, et dansante et insouciant. Des bateaux croisent au loin. Derrière le reporter, des gens arrivent par petits groupes, serrés les uns contre les autres.

« Aujourd'hui, 5 septembre, trois jours après le terrible accident ayant causé la mort de 229 personnes, les proches des disparus sont venus se recueillir au phare de Peggy's Cove, juste en face de l'endroit où a eu lieu l'accident. On s'attend à ce que l'identification des victimes soit longue et difficile, un seul corps ayant été retrouvé intact. »

Un bon samaritain l'a ramenée au gîte, dans le matin gris. Léa est montée sans faire de bruit. Elle a laissé tomber son linge sur le plancher et elle s'est enfouie sous les couvertures, bercée par la respiration profonde de Maria. Quand elle s'est réveillée, le soleil était au zénith. Maria n'était pas là. Léa a pris une douche chaude, a passé des vêtements secs et elle est descendue. Maria lisait au soleil. Elle a levé sur Léa un regard préoccupé.

Elles ont demandé du café qu'elles sont allées boire sur le quai municipal.

— Ça va, Léa ? s'inquiète Maria.

— Oui, ça va. Je te raconterai... On aura tout le temps durant le retour.

Elles contemplent les barques colorées qui tanguent mollement sur l'eau du port.

— Il y a une question qui me tracasse, Maria.

— Dis.

— Ça me gêne...

— Dis quand même.

— Crois-tu qu'un couple de vieux célibataires endurcis... un couple dans la cinquantaine pourrait avoir l'autorisation... d'adopter un enfant ?

La fugueuse

La fugueuse, c'est Léa, la propriétaire d'une librairie de Québec, terriblement ébranlée par la disparition soudaine de sa sœur, victime d'un accident d'avion au large de la Nouvelle-Écosse. Cette mort tragique provoque une crise qui dépasse la peine inévitable du deuil et réveille les fantômes de l'enfance tourmentée de la femme arrivée au mitan de sa vie.

En fuyant son quotidien pour se rendre sur les lieux du drame, Léa espère trouver un apaisement. Elle ressent une rupture interne, un éparpillement qui l'empêche d'être heureuse. Pourquoi ne peut-elle aimer, avoir des enfants, se donner à l'amitié? Poussée par un désir inexplicable, elle revient à Peggy's Cove, là où l'avion s'est enfoncé dans l'océan, et affronte son passé.

La fugueuse est un drame familial, une histoire profonde et humaine inspirée d'une catastrophe aérienne réelle. Chevauchant plusieurs époques, ce récit délicatement construit est parsemé d'éléments qui s'entrecroisent pour dévoiler peu à peu des secrets troublants.



Carmen Robertson habite à Québec. Elle a fait des études en littérature, puis en orientation scolaire et professionnelle. Elle a pris sa retraite en 2006 pour se consacrer entièrement à l'écriture; en 2010, elle a terminé une maîtrise en création littéraire.